RUBRIQUE
DES SPECTATEURS

SAISON 2016- 2017

asso-maisondelaculture.fr
contact@asso-maisondelaculture.fr

L'Apéro des spectateurs réunit des spectateurs curieux et passionnés tous les mois dans un bar de la ville, autour d'un verre ou d'un café, afin d'échanger sur les spectacles, films, rencontres, expositions, concerts, découverts ici ou là…Les discussions sont passionnées et enrichissantes.
Nous animons également une émission Vivaculture sur Ouest Track Radio le dimanche à 11h tous les 15 jours (95.9) composée d'une suite de chroniques et d'entretiens faisant la part belle aux acteurs culturels et aux artistes.
Enfin, nous rédigeons des articles pour notre Rubrique des spectateurs sur notre site, Nous en partageons quelques-uns avec vous !

ASSOCIATION MAISON DE LA CULTURE DU HAVRE
7 RUE SULLY
76600 LE HAVRE

Edito

Si lors de la saison 2016/2017, les artistes ont partagé avec nous l'ombre portée de notre monde, ils ont infusé dans l'âme de leurs publics des émotions denses et une certaine lucidité : les mots, le jeu et les voix des comédiens, la scénographie, tout nous a donné une conscience plus fine des processus à l'œuvre dans nos sociétés et des joies renouvelées.

Echos du monde mais aussi bonheurs de découvrir, de rire, d'être ensemble, un « public », partageant des émotions semblables.

Plusieurs clowns nous ont renvoyé l'image joyeuse et acide d'un univers que leur maladresse assumée métamorphose : Slava's snowshow de Slava Polounine, Bienvenue en Corée du Nord d'Olivier Lopez, Le pas-grand-chose de Johann Le Guillerm….

D'autres créateurs ont investi la scène avec nos préoccupations, des interrogations propres à nos sociétés, des violences de notre monde.

Les dangers mortels de l'entre-soi : Anne-Cécile Vandalem dans sa pièce *Tristesses*, nous a confrontés à une petite tribu consanguine et manipulée aux peurs irrationnelles et aux rejets sanglants.

Le pouvoir absolu d'un seul : le roman de Dostoiewski *Les frères Karamazov,* mis en scène par Jean Bellorini, a déployé sous nos yeux un monde soumis aux appétits d'un père tyrannique et jouisseur dont le meurtre ne signe pourtant pas la naissance d'une nouvelle ère.

Les guerres fratricides, l'exil, mais aussi l'hospitalité offerte aux Suppliantes, la figure de Prométhée comme la supériorité du spirituel sur la force brute, la ténacité de l'art face à l'ignorance : c'est Olivier Py à Avignon qui nous a marqués durablement, grâce à sa mise en scène des *Pièces de guerre* d'Eschyle. L'actualité de ces textes antiques, représentations épurées et grandioses de réalités désespérantes, nous a frappés.

En effet, la tragédie porte en elle l'art de représenter la plus profonde douleur, et touche en nous notre propre intimité avec la mort.

Voilà ce qui rend pour nous nécessaires ces rendez-vous avec des créateurs et des textes forts… Il s'agit du pouvoir de l'art de représenter, d'éclairer, de purifier.

« C'est un point acquis que la structure de la tragédie la plus belle doit être complexe et non pas simple, et que cette tragédie doit représenter des faits qui éveillent la frayeur et la pitié (c'est le propre de ce genre de représentations). » affirme Aristote. Le spectateur s'identifie : on craint pour soi, on craint pour l'autre.

Cette alchimie substitue un plaisir au déplaisir dans le cadre de la catharsis, cette faculté mystérieuse de libérer et purger les passions. Comme dans l'inconscient, dit Freud. Nos rêves sont éveillés.

C'est pourquoi il se noue entre la scène et nous, spectateurs, un échange de joies, joie de créer, joie de vibrer.

Le philosophe Bergson dans *L'énergie spirituelle* affirme : « *Partout où il y a joie, il y a création : plus riche est la création, plus profonde est la joie.* »

Isabelle Royer, présidente.

RETOUR D'AVIGNON

PIECES DE GUERRE, ESCHYLE, MISE EN SCENE OLIVIER PY

« *XERXÈS. Fais éclater tes sanglots. LE CHŒUR. Hélas! hélas! hélas! Oui, je veux gémir encore..* »

Comment ne pas voir que le théâtre et en particulier les *Pièces de guerre* présentées par le directeur du festival d'Avignon, font le portrait de notre époque, dans une scénographie toute en sobriété, avec pour seul décor l'église de la Chartreuse à Villeneuve-lez-Avignon, digne référence aux dieux ?
Disposés de part et d'autre, nous levons un peu la tête pour regarder les trois comédiens en légère contreplongée, sur une longue estrade noire. Des costumes sombres très simples. Des allers et venues, des face à face, des courses. Seul résonne le texte porté par les voix fortes des comédiens, aux gestes austères, sous les arches et des vitraux, au pied des murs de pierre troués de portes. Dans des niches sont les dieux antiques que Mireille Herbstmeyer invoque en se frappant rituellement la poitrine. Les comédiens sont magnifiques pendant 4heures. Théâtre « élitaire » pour tous selon Jean Vilar.

Prométhée enchainé est un éloge des sciences et des arts face à l'ignorance, de la force de l'esprit et de la parole de l'humanité face à la violence des Titans, socles de la démocratie. « *Écoutez quel était le triste destin des mortels, et comment ces êtres, stupides jadis, acquirent, grâce à moi, raison et sagesse*. » Frédéric Le Sacripant joue le demi-dieu puni en rebelle têtu et audacieux contre le terrible Zeus.
Les Suppliantes évoque les effrois des exilés et les lois de l'hospitalité. Ah ! La sagesse du roi d'Argos et la protection des habitants qui accueillent Danaos – Philippe Girard plein de prudence et de dignité - et ses filles, contrairement à nos pays qui refoulent les migrants actuels ! « *Le peuple a ratifié d'une voix unanime la proposition de nous traiter comme des habitants du pays, comme des hommes libres* ».
Dans *Les Sept contre Thèbes*, en dépit des supplications persistantes des femmes, le roi de Thèbes anticipe habilement et avec enthousiasme les duels aux portes de la ville : chaque attaquant doit trouver face à lui un guerrier correspondant à sa force, à l'image de son bouclier censé impressionner l'ennemi. A la septième porte, celle de Dirké, Etéocle se battra contre son propre frère, Polynice. La ville est sauvée mais les deux frères d'Antigone et Ismène ont mené un combat fratricide à l'instar de nombreux peuples d'aujourd'hui dont la proximité est historique.

Dans *Les Perses*, il ne se passe rien devant nous, les évènements ont eu lieu, et les récits du messager nous font tout voir : « *entassés dans un espace resserré, nos innombrables navires s'embarrassent les uns aux autres, s'entrechoquent mutuellement de leurs becs d'airain : des rangs de rames entiers sont fracassés. Cependant la flotte grecque, par une manœuvre habile, forme cercle alentour, et porte de toutes parts ses coups. Nos vaisseaux sont culbutés; la mer disparaît sous un amas de débris flottants et de morts; les rivages, les écueils se couvrent de cadavres.*»
Rien n'est plus éloquent et magnifique que l'énumération des grands guerriers morts sur le champ de bataille : Pharandacès, Susas, Pélagon, Datâmes, Agdabatès, Psammis, et Susicanès, Memphis, Tharybis, Masistrès, Artembarès, Hystechmas….

Sur cette estrade noire où ils se font face, à la fin de la narration épique qui constitue la tragédie, Xerxès désespéré crie au Chœur de partager sa douleur et celle de la reine Atossa, après la défaite écrasante de son armée à Salamine (guerre à laquelle Eschyle a participé en 480).

« XERXÈS.
Baigne tes yeux de larmes.
LE CHOEUR.
Mes larmes ruissellent.
XERXÈS.
Réponds à mes cris par tes cris.
LE CHOEUR.
Hélas! Hélas! Hélas !
XERXÈS.
Retourne en gémissant à ton foyer.
LE CHOEUR.
O Perse! Perse! Pousse un cri de douleur.
XERXÈS.
Oui, que le cri de douleur remplisse la ville !
LE CHŒUR.
Poussons des sanglots ! Des sanglots, des sanglots encore !
XERXÈS.
Avancez lentement ; poussez vos cris de douleur.
LE CHŒUR.
O Perse ! Perse ! Pousse un cri de douleur.
XERXÈS.
Hélas! hélas! Notre flotte, hélas! hélas! Nos vaisseaux ont péri.
LE CHŒUR.
Je t'accompagnerai avec de tristes lamentations ! »

Alors, par le rythme précipité du dialogue, par leurs voix, leur jeu, les accents de deuil de Frédéric Le Sacripan et de Philippe Girard sont des clameurs d'un tourment si profond, sans consolation ni apaisement possibles, qu'elles touchent ce point secret du spectateur où est enfouie sa propre intimité avec la mort.
C'est là la réussite de la mise en scène d'Olivier Py.

Dans cette tragédie, où l'orgueil, la présomption, la folie du fils de Darius lancé dans une attaque absurde, sont blâmés par Eschyle, le spectateur participe à la déploration. Il trouve dans ce texte les échos de ses peines personnelles. Il pleure ces désastres anciens et les désolations du présent. Salutaire incarnation du monde, épreuve de notre propre position….
« La culture, c'est l'avenir. Son rôle est de donner du sens, particulièrement quand il n'y en a pas. L'émotion esthétique est fondamentale. C'est la clé qui ouvre tous les possibles. »
C'est ce qu'affirme à juste titre Olivier Py et le cadeau qu'il nous offre.
Isabelle Royer

« BILLET D'HUMEUR »

J'ai connu ma plus forte émotion théâtrale grâce au Off en 1983 – dans une rue des Teinturiers d'avant la lourde prolifération des scènes, échoppes et terrasses.
C'était « Le Journal d'un homme de trop », de Tourgueniev, dans un hangar chauffé à blanc par le soleil de midi que n'atténuait alors nulle climatisation. Il était porté par un acteur magnifique, membre de la compagnie Catherine Dasté, Serge Maggiani.
Alors, que me reste-t-il deux mois après, des douze spectacles vus cette année en cinq jours ? Exactement comme depuis 40 ans, une impression fréquente de déjà vu ou d'insignifiance.
Des pièces légères ou plus graves (l'humour juif new-yorkais de « Visite à Mister Green », et même « Yvonne », de Grombowicz), plaisantes ,bien jouées mais au souvenir périssable.
Des tragédies aussi, très belles comme « Admète » d'Euripide en grec moderne surtitré ou un peu plus convenues comme « Luz », sur les bébés volés par les militaires argentins…
Un coup à l'estomac dans la Cour d'honneur peuplée et chantée par « Babel » (Cherkaoui), grande machine éblouissante et en partie énigmatique.
Et, en 2016 comme en 1983, la certitude de préférer le théâtre nu, pauvre, évoqué par Olivier Py, celui qui confine au sacré tant il nous remue longtemps : pas de décors, ou réduits à l'essentiel, pas d'effets spéciaux (sons, lumières, vidéos), juste des textes, habités plus que joués par des corps et des voix d'interprètes inouïs, entre silences et proférations. Ils nous parlent en résonance très forte avec l'actualité, du devoir de rebellion, de la place des femmes, des migrants, de la guerre et du chaos et de notre pouvoir de choix.
Dans le In, à la Chartreuse, « Pièces de guerre » d'Eschyle par Olivier Py avec Philippe Girard, Mireille Herbstmeyer et Frédéric Le Sacripan.
Dans le Off, la très troublante Histoire d'Artaud-Mômo, créée en2000 au Chêne noir par Gérard Gelas pour Damien Rémy qui incarne littéralement un Artaud laissant le public secoué par la conférence mythique que le poète ne put prononcer au Vieux Colombier en 1947.
Toujours dans le Off, le coup de gueule du « Discours sur la servitude volontaire » écrit à 18 ans vers 1548 par La Boétie, servi et adapté par François Clavier, seul en scène, sans accessoires ou presque.
Enfin, Mary Prince, d'après les « Mémoires » (publiées en 1831) d'une ancienne esclave antillaise, à laquelle Souria Adèle offre sa voix et son émotion contenue.
Voici, plutôt que les grandes formes, des expériences qui aident à grandir et nous accompagnent longtemps, à l'instar de ceux d'Ariane Mnouchkine et Peter Brook naguère.

Pour finir sur un contraste : sur le passage obligé du cloître Saint-Louis, coeur du In, on croise des longues files d'attente devant l'ancien multisalles Palace pour des one-man-show d'humoristes "vus à la télé", qui répondent au goût d'une partie du public avignonnais.
Sylvie Barot

LA PENSEE – de LEONID ANDREIEV

Nous avons vu au Nouveau Ring, « La Pensée » mis en scène et joué par Olivier Werner, seul en scène. Le texte est de Leonid Andreïev (1871-1919) un auteur russe fulgurant, estimé par Gorki qui disait de lui : « Son intuition était étonnamment fine. Pour tout ce qui touchait aux côtés sombres de la vie, aux contradictions de l'âme humaine, aux fermentations dans le domaine des instincts – il était d'une effrayante perspicacité."

Pendant 1h30 le docteur Kerjentsev essaie de nous convaincre de sa santé mentale. Nous assistons à tous ses mouvements de conscience, assignés à la place d'un tribunal devant décider de la condamnation qu'exige son crime, asile ou prison. Il a assassiné son meilleur ami qui a épousé la femme dont il est amoureux et s'est un jour moqué de lui. Il semble au premier abord « normal », autant qu'on peut en juger d'après son costume, sa façon de parler, son langage.
Olivier Werner ambitionne de présenter une trilogie sur l'enfermement mental, physique, psychique et politique : « After the End », de David Kelly, « La Pensée » d'Andreïev et « La Coquille » de Mustapha Kalifé. Le décor dépouillé évoque discrètement l'internement, grilles, lit métallique, dalles, barreaux, porte sans poignée, néons blafards conçus par Kevin Briard. Seul résonne le texte, porté avec sobriété par le comédien.

Pourquoi choisir aujourd'hui ce monologue ?
Si son intérêt s'atténue au cours de la représentation, c'est que l'auteur y expose un faux suspense, le personnage voulant nous contraindre à s'interroger sur sa folie. Mais le récit, un argumentaire, une plaidoirie d'avocat, est d'une précision et d'une logique telles qu'elles signent vite une psychose. On pense au texte de Kafka, « Le Terrier », monologue prodigieux d'un paranoïaque obsédé par l'idée de construire un abri qui lui garantirait une sécurité sans failles...

Parallèle avec l'acte de jouer la comédie ? Un élément du plan imaginé par le meurtrier est effectivement le rôle du jeu : il avoue qu'il a exécuté son projet en travestissant sa personnalité, en inventant un personnage.
Cependant le portrait que le docteur Kerjentsev brosse de lui-même ne laisse pas de place au doute : sans empathie, mimant des sentiments, il ressasse des rancunes, met en place méticuleusement un plan machiavélique, désireux d'un contrôle absolu du monde qui l'entoure, menteur, solitaire. A la fin du récit, sa confusion mentale est totale.

Goût du beau texte ? Oui, cet accusé est éloquent, sa langue est séduisante et le propos apparemment lucide. Il est tout à fait intéressant de s'apercevoir que la rhétorique, brillante, mise au service d'un état mental perturbé, est trompeuse. L'absence de failles, d'imperfections, signent justement la démence. Un être humain doute, s'interroge, balbutie. Sa faiblesse fait son humanité.
Echo à notre monde troublé où des analyses superficiellement rigoureuses justifient actes terroristes et guerres ? On lit par exemple beaucoup d'articles tentant de mesurer l'influence des discours d'embrigadement et les tendances psychiques ou politiques des auteurs d'attentats.

Nous voici en tous cas nous aussi emprisonnés, victimes d'une parole qui soliloque, raconte, commente, enfermés dans la tête d'un assassin divaguant entre aveu, calculs et délire. Performance d'un comédien ? Assurément.
Isabelle Royer, Annette Maignan

YVONNE d'après GOMBROWICZ

Au théâtre Gilgamesh, nous avons vu *Yvonne* par By Collectif d'après *Yvonne, princesse de Bourgogne* de Witold Gombrowicz. Texte français d'Yves Beaunesne, Agnieszka Ku mor et Renée Wentzig. Mise en scène Nicolas Dandine.
Drôle de pièce ! On dirait une petite sœur de Richard III de Shakespeare car le mutisme têtu et incompréhensible d'Yvonne, roturière rencontrée par hasard et épousée par le prince Philippe fait apparaitre progressivement tous les monstres qui peuplent la cour.
Le public entre, convié à une fête populaire. Annette joue le jeu et danse avec le prince, je rase les murs, craignant pour ma part d'être délogée de ma place de spectatrice …Aïe ! Mais non, nous pouvons nous installer et assister aux variations Gombrowicz. Quelques meubles et accessoires suffisent à évoquer une cour royale.
Cela commence comme une comédie. Yvonne n'est ni princesse ni belle, elle est comme une poupée de son, jolie performance de Delphine Bentolila, molle, passive et muette. Elle suscite un caprice du prince adolescent joué par un Stéphane Brel versatile à souhait : pourquoi épouser une belle princesse ?
A priori sympathique ce choix s'avère avoir des conséquences extrêmes : cette fille trimballée d'un personnage à un autre de la cour du roi éveille bientôt la gêne puis une sorte de défoulement. Elle ne réagit à aucune sollicitation aimable ou non. *« Vous savez, quand on vous voit, il vous vient des envies…des envies de se servir de vous : vous tenir en laisse par exemple, et vous botter le train, ou vous faire travailler à la chaine, ou vous piquer avec une aiguille. Ou vous singer. Vous tapez sur les nerfs, vous mettez en boule, vous êtes une vivante provocation ! »*
On ne sait trop où l'on en est, tant on passe de l'étonnement au sourire, voire au rire, et au malaise, à l'horreur.

Chacun jette le masque qu'il a adopté en société et se met à exprimer son moi caché devant cet être qui ignore tout semblant social – la reine Marguerite et ses poèmes, le roi Ignace et sa concupiscence, le prince et son sadisme, et chacun sa haine puis sa cruauté.
L'agressivité grandit et la cour devient chaos jusqu'à ce que l'ordre soit rétabli. La nouvelle reine, bouc émissaire, est abattue sans scrupules à un repas de fête en son honneur. Cette scène de paroxysme claque violemment. Même si nous avions ri jaune, nous n'aurions peut-être pas dû rire !

Gombrowicz explique avoir écrit cette pièce en 1933, auprès de son père malade : « dévider un thème abstrait et parfois absurde un peu comme un thème musical. » La pièce et ce personnage muet sont selon By Collectif « une sorte de défi au théâtre et à ses règles ».
L'auteur joué pour la première fois au théâtre à Varsovie en novembre 1957 alors que la Pologne communiste vivait une courte période de dégel politique, recommandait de *« Ne pas jouer ça trop sérieusement. »* Sans doute parce que son projet était un spectacle tragi-comique, fait de surprises et de contrastes burlesques…. Et que l'argument est plus un jeu qu'une étude de caractères, même s'il refusait d'être rapproché de Ionesco.
Le comédien et metteur en scène Pierre Debauche disait qu'après la terrible seconde guerre mondiale, le théâtre ne pouvait plus « faire comme si » : « *Ionesco tirait à vue sur les ambulances du langage pour y mettre de l'ordre…. joie d'entendre des mots sur lesquels il était possible de ne pas vomir. (….) Alors nos bons apôtres de service ont appelé ce sauvetage, théâtre de l'absurde. Ah ouiche. Ils croyaient donc que nous allions jouer comme en 1939, comme s'il ne s'était rien passé.* » L'Europe avait été aux prises avec ses monstres.

Aujourd'hui, cette Yvonne d'après Gombrowicz nous tend peut-être un miroir. *« Je plonge le regard dans la glace et je scrute mon visage… D'un côté, il y a ce rêve d'être proche, de tendresse, de communion, d'abnégation totale. De l'autre, violence, chiennerie, effroi, menace de mort. »* disait Bergman au sujet de son film Persona.
La majeure partie de la pièce dévoile, en miroir avec la figure silencieuse et apathique d'Yvonne, avec le « vide » qu'elle oppose à chacun, les monstruosités plus ou moins secrètes de ce microcosme d'humanité. Et nous qui étions entrés innocemment dans la fête, nous comprenons que la farce est devenue tragédie.
Les ogres du conte sont vainqueurs.
Isabelle Royer, Annette Maignan

RETOUR EN NORMANDIE

"UNE VIE SANS AUCUN REGRET" DE KUROSAWA

Tel est le slogan des jeunes antifascistes d'un des premiers films de Kurosawa "*Je ne regrette rien de ma jeunesse"* vu hier soir au Studio.
Des évènements auxquels nos études hélas ne nous ont pas familiarisés.
Dans les années 30 et jusqu'en 1945, une opposition au régime autoritaire japonais, une résistance aux thèses militaristes, un espoir de changement de société, voilà ce que Noge et Yukie incarnent.

Si ce combat est presque perdu d'avance avant la guerre, c'est le temps qui donnera raison à ces jeunes gens et à leur professeur : Kurosawa donne du temps au temps !
Le personnage féminin en particulier porte les aspirations de cette jeunesse, passer de l'insouciance traditionnelle, de son obéissance et de sa passivité, à la réflexion et à l'action : soutenue par son père, *"La liberté est le fruit d'un combat*", Yukie s'émancipe et trouve sa propre voix(voie). Si l'action est collective, elle est également individuelle, sur soi-même, et avec ses proches comme Yukie, sans discours mais en travaillant avec courage, dans la pauvre famille de paysans humiliés que sont les parents du "traître" Noge.
On retient ce beau travelling sur la course des jeunes étudiants montant sur le mont Yoshida et les plans rapprochés sur une héroïne qui dépasse le stéréotype pour devenir un être humain.
Isabelle Royer

TRISTESSES d'ANNE CECILE VANDALEM

Si le spectacle peut être une fête, il est parfois désespérant et nous incite à réfléchir, comme *Tristesses* d'Anne-Cécile Vandalem que nous avons vu au Volcan le 8 novembre.
Le décor nous frappe, composé de maisons imbriquées les unes dans les autres, dont on sort, où l'on entre, suivi par une caméra invisible abolissant l'intimité, projetant en direct les scènes d'intérieur. Cela crée une atmosphère parfois inquiétante comme dans certains films avec des gros plans quelquefois énigmatiques. Nous voici voyeurs. On comprend que les apparences vont être déconstruites au profit de révélations. A la fin de la pièce l'apparition du cameraman dévoile une sorte de téléréalité, de Big Brother manipulateur…
Cette pièce dénonce un danger imminent, la victoire d'un parti populiste d'extrême droite, au Danemark. Le terreau en est une communauté de huit îliens, vivant en vase clos depuis l'enfance et composant plus ou moins une famille, refermés sur eux-mêmes. Les portes, les fenêtres sont des cadres qui enferment et nous offrent autant de tableaux.
Le début est tonitruant, et même humoristique - par outrance, croit-on -, entre des jeux débilitants et le machisme décomplexé de Soren, maire de l'île et bourreau de sa femme : peut-être une référence au « père de la horde » de Freud, celui qui soumet tout le monde à son bon plaisir. Les comédiens sont excellents, même si certains personnages semblent des caricatures à certains spectateurs.
Comme dans un polar nordique, noir le plus souvent, on découvre le cadavre d'Ida, pendu au sommet du drapeau (sic !). Suicide ou meurtre ?
Si la pièce parait longue, voire pesante à certains, c'est que la dramaturge tient à montrer – démontrer ? – les causes du dénouement : sous l'emprise de Martha, la future ministre, jouée en manipulatrice sans états d'âme par Anne-Cécile Vandalem elle-même, et son père, patron des Abattoirs dont la fermeture a chassé les habitants, c'est la déchéance et la mort de tous.

Les révélations sont progressives, celles des liens en général violents entre les personnages, des rapports de domination et de soumission, celle des compromissions des uns et des autres, de la corruption généralisée, de la cruauté, de l'influence de la propagande, de la peur de « l'extérieur » fantasmé (même les phoques ressemblent à des immigrants !) jusqu'à l'aveu du meurtrier, le pasteur ancien comptable, devenu bouc émissaire. L'éclat de la vérité provoque la destruction. Même les adolescentes échouent dans leur désir de s'échapper de ce monde fondé sur des pulsions plus que sur une

idéologie, cupidités, frayeurs, égoïsmes, désir de puissance…Les armes ne font qu'appeler à une « guerre civile ».
Cette comédie noire est musicale, les voix d'Ida et de l'adolescente sont magnifiques, les morts sont des sortes de zombies musiciens présents sur scène…Funeste étrangeté et légère consolation sonore !
Un sentiment d'impuissance saisit les spectateurs tant rien ni personne ne peut s'opposer à la victoire inexorable de Käre et Martha..
On cite Ibsen. Il évoque ainsi la Norvège : « *La nature grandiose mais austère qui entoure les hommes, là-haut, dans le Nord, la vie solitaire, retirée (…) les contraignent à ne pas s'occuper des autres, à se replier sur eux-mêmes. C'est pourquoi ils sont introvertis et graves.* » On pense à cette phrase en écho à *Tristesses* : désespérer l'humanité c'est trahir l'humanité. Ici personne ne se révolte, ou plutôt ceux qui s'y essaient sont vaincus.
La pièce de Ionesco *Rhinocéros*, nous vient aussi à l'esprit, qui, après la 2nde guerre mondiale, nous sensibilisait à l'horreur humaine : les personnages se métamorphosaient en rhinocéros, en nazis. Sauf un, le plus faible, qui résistait. C'est celui-là qui manque, pour quelques spectateurs, dans *Tristesses.*
D'autres en revanche insistent sur la dénonciation du piège de l'entre soi, de la fermeture aux autres qui, sans qu'on s'en aperçoive, nous mène au désastre. Peut-être la pièce *Tristesses* nous éveille-t-elle…
Isabelle Royer

SEULS ENSEMBLE, DE DAVID KREMER

Le Festival *Ciné-salé* nous permet de voir des films que nous ne pourrions pas voir autrement…notamment des films documentaires.
Dans le film "*Seuls, ensemble*" de David Kremer, le spectateur est au plus près des marins, sur le bateau. C'est tout juste si l'on n'a pas le mal de mer ! Quelle intelligence les plans rapprochés sur les vagues, le pont du bateau, les machines, l'énorme filet gorgé de poissons…Et dans cette usine sur mer, les plans fragmentés de cette chaîne de préparation des filets, si rapide et si précise donnent à ressentir l'urgence et la difficulté du travail.
Beaux portraits d'hommes, ensemble et seuls aux prises avec des éléments géants sillonnés par des flux d'oiseaux pressés….
Isabelle Royer

POESIA SIN FIN, JODOROWSKY

J'ai découvert au Sirius, le film de Jodorowsky, qui, à l'âge de 87 ans, a réalisé un film d'une puissance prodigieuse, Poesia sin fin, vu à la Quinzaine des réalisateurs à Cannes. Il s'agit d'une autobiographie qui prend au sérieux les souvenirs et s'attache à les peindre avec magie et poésie.
Le vieil homme suit les pas du jeune homme qu'il a été, apparaissant à ses côtés avec tendresse, dialoguant avec lui, "le passé de son futur".
On est dans les terribles années 1940 à Santiago du Chili, les ombres des militaires, le poids de la dictature en arrière plan…..
Comment vivre ? Comment être libre ? La réponse est dans l'art et surtout la poésie.
C'est la forme qui nous emporte ici, dans la veine de Bunuel, Fellini, Kaurismäki….Tout nous surprend, chaque scène étant un "cadavre exquis" à la manière des surréalistes… Le bric et le broc de la construction narrative, les décors, les textes souvent fulgurants,

les figures des personnages : on les a vues ainsi enfant, on se les remémore ainsi dans son imaginaire….Jodorowsky emprunte au théâtre la fabrication de ce monde et à la psychanalyse la force des images et leur vérité subjective.

Le littérature sud-américaine nous vient en mémoire, riche de la combinaison du réel et du fantastique, de ce réalisme magique qui nous a tant fascinés. Finalement, si l'on se laisse porter, le déroulement du film nous emmène de scène en scène sur des territoires émotionnels que peu de films ont abordés.
Isabelle Royer

HOMMAGE A PIERRE ETAIX

Nous venons d'apprendre avec tristesse la disparition de Pierre Etaix.
Né en 1928, clown, cinéaste, dessinateur, gagman, acteur, musicien, metteur en scène, décorateur de théâtre, poète, héritier revendiqué des grands maîtres du "slapstick" américain, Pierre Étaix était un artiste à la palette très étendue.
Sa rencontre avec Jacques Tati est déterminante : il devient gagman, puis, en 1957, assistant-réalisateur sur le film *Mon oncle.* Il réalise en 1962 son premier long métrage, *Le Soupirant*, sur un scénario de son complice Jean-Claude Carrière, que suivra, notamment, *Yoyo*. Des films que l'on a pu revoir au Studio. À l'opposé de la tradition française, où la parole est la principale source comique, Pierre Étaix était l'un des rares représentants français d'un burlesque aux gags visuels.

Ce grand artiste infiniment modeste, nous le connaissions bien au Havre, une ville qu'il aimait et où il venait volontiers.
Il avait participé à plusieurs reprises aux *Rencontres internationales Cinéma et Enfance* organisées à L'Eden à l'initiative de Ginette Dislaire.
Des élèves d'une école du Havre ont fait un film sur lui et il leur a répondu par un très beau court métrage, dans le cadre des "correspondances filmées" impulsées par L'Eden.
Il a parrainé une édition du festival *du grain à démoudre*.
Et il a répondu, en octobre 2014, à l'invitation des Amis du Sirius à participer à un hommage aux cent ans de Charlot : à cette occasion, il est venu au cinéma Le Studio présenter *La Ruée vers l'or*.

Ses films nous restent.
Havre de Cinéma

Je garde un souvenir particulier de la venue de Pierre Etaix au Studio pour les 100 ans de Charlot. J'étais venu assister à la séance de la Ruée vers l'or avec mes deux garçons. Le plus jeune, Amaury (11 ans), avait souhaité lui poser une question sur ses relations avec Charlie Chaplin. Pierre Etaix avait alors passé un très long moment avec lui, non pas seulement à lui parler, mais vraiment à échanger avec lui sur l'amour du cinéma, sur son métier, sur la vie… Deux ans plus tard, mon fils Amaury se souvient comme si c'était hier de ce monsieur si gentil et a été très ému d'apprendre sa mort.
Eric Charnay

CŒUR COUSU OU LE MONDE COUTURE DE CAROLE FRANÇOIS.

Depuis le 9 décembre, se tient à la *Galerie Production autre*, l'exposition «Happy end of the year ». Pour cet événement, Stéphane Talbot a choisi de mettre en avant, selon ses propos : « des plasticiens de caractère ». Parmi eux, Carole François a installé ses créations, dispersées dans l'espace de la galerie, chacune immédiatement reconnaissable.
Carole François, assemble, lie, rapièce, suture des lambeaux d'étoffes, les festonne et les ravaude. Elle leur donne des formes qui sont autant de déformations, pour en faire ses monstres.
On peut penser, dans un premier regard, à certains travaux d'Annette Messager, de Niki de Saint Phalle et de Louise Bourgeois, dans ce qui fourmille de provocation, de révolte et aussi d'humour.
Carole François dissèque des corps imaginaires pour en extraire des formes mutantes, elle fabrique des corps démantelés, parfois incomplets, et réorganisés selon un ordre qui produit un message. Ces créatures n'ont pas figure humaine, elles sont des signes, des apostrophes. Elles symbolisent à la fois l'irreprésentable de la pensée et l'efficience de l'émotion.

Ces mises en pièces qui renvoient à ce qui nous constitue, à notre propre image et à nos interrogations, ne sont pas séduisantes, comme ne l'est pas davantage l'image du corps à travers l'art des XXè et XXIè siècles : corps monstrueux, souffrants, hybrides, expressions du conflit intérieur, envers du corps glorieux célébré dans la publicité et les magazines

féminins.
Dès l'entrée dans la galerie, le regard ne peut éviter, juste en face, une installation, sorte d'anatomie foutraque et foisonnante où les viscères se mélangent, dents et cœur voisins, imbriqués les uns dans les autres, auxquels s'ajoute une sorte de fœtus, l'ensemble surmonté d'une tête mi-chat mi-diable et le tout encadré par une guirlande lumineuse. Un message l'accompagne brodé sur le côté : « Bon appétit ».
Plus loin, dans ce parcours, d'autres figures chaotiques apparaissent : pour l'une réduite à un sexe féminin et à un visage à la bouche rouge ouverte, ou bien une autre, tête cornue posée sur un amas d'organes répandus à terre à côté d'une vignette brodée où apparaît la question : « Vers quoi allons-nous ainsi ? » …
Chacun de ces objets a reçu comme la réparation maladroite à une souffrance, comme s'il y avait une impossibilité à restaurer ce qui blesse, sauf à raccommoder, se pencher sur un tourment dans un geste patient, méticuleux, pour pouvoir montrer ce qu'il advient, ici ou là, sans consolation autre que de s'en être emparé, en avoir fait quelque chose, une révolte.
C. Désormière

« BIENVENUE EN COREE DU NORD »

Olivier Lopez/Cie actéa-La Cité/Théâtre, au Volcan.

Bienvenue chez les Pieds Nickelés…géniaux !
Quelle équipe ! Quelle dégaine ! Quelle allure… D'où sortent-ils ces olibrius mal fagotés, ahuris d'être là mais tellement soucieux de bien faire ? Jet-lag ? Choc culturel ? Sonnés par ce qu'ils ont découvert au pays des Kim ou éprouvés par la rude rééducation de leur séjour en dictature ? Frappés de toute façon, déjantés.
Le choc a été si rude qu'on n'en saura rien. Leur bonne volonté, leur souci de bien faire, sont inopérants à contenir leurs dérapages constants. Lancés comme des dés sur le devant de la scène ils ne réussiront jamais à démarrer leur spectacle. Ou alors si, par la bande…

Deux ou trois objets symboliques faits de bric et de broc (une valise à roulettes déglinguée, un missile en carton pour la « Danse du missile » façon Crazy Horse, un portrait figé de Kim Jong-un, un casque militaire qui a des airs d'égouttoir à vaisselle) et voilà tous les accessoires. Pas de décors, mais des costumes abracadabrants, des paillettes, des couleurs qui claquent, des perruques de carnaval, des maquillages extravagants et tout est dit.

Mais le spectacle jaillit de toute part… De vrais magiciens ! Tout est prétexte à faire rire la salle à gorge déployée et on ne s'en prive pas ! Non stop. On rit de leurs mimiques inventives, des yeux qui roulent, des bouches qui se tordent, de leurs dégaines

irrésistibles, pieds dedans, dos vouté, air ahuri, accablé par le sort, corps dégingandés dont ne sait plus que faire… De leurs accents populaires, de leur langage malhabile mais plein de trouvailles. On rit mais on ne ricane pas. Jamais. Comme on rirait des maladresses d'un enfant pour l'encourager.
Quel beau spectacle sur le spectacle en train de se faire là sous nos yeux, servi par des comédiens talentueux, des clowns attendrissants et tellement drôles !
Quand ils tomberont le masque au final on découvrira stupéfaits des jeunes gens rayonnants et très beaux, débarrassés de leurs artifices, bien contents de nous avoir bernés en jouant les idiots du village ! Comme la cerise sur le gâteau…de riz ! Ou de rire !!
Christine Baron Dejours

THELMA RECHERCHE LOUISE DESESPEREMENT

Le choix du titre fait référence à deux films, *Thelma et Louise* de Ridley Scott (1991)et *Recherche Suzanne désespérément* de Suzanne Seidelman (1985). Les deux films explorent certaines images de la femme…
Le 1er dresse un portrait dur de l'Amérique profonde, primaire, rétrograde qui accorde peu de considération à la femme. Les deux amies (Geena Davis et Susan Sarandon) essaient de fuir un milieu misogyne et vivent des aventures de liberté jubilatoires mais risquées. Brad Pitt y faisait ses débuts ! La scène de fin est devenue mythique.

Le 2ème est une comédie légère, typiquement New-Yorkaise mettant en scène une bourgeoise coincée (Rosanna Arquette) qui s'ennuie et une jeune femme libérée et quelque peu déjantée (Madonna qui se lançait dans le cinéma et imposait avec succés son look trash et provocant : bustiers noirs en dentelle, tops en résille, leggings.).

Le titre de la pièce fait référence à la femme forte ou légère, victime ou coupable, passive ou rebelle.
Le cadre : le restaurant où les personnages vont raconter leur histoire, leurs états d'âme, vivre des instants joyeux, tristes, violents, tendres.
Certaines scènes sont jouées d'abord à la façon d'une femme soumise puis à la façon d'une femme combative. Le tout ponctué de chansons et soutenu par les voix de la chorale de Babel à la manière des choeurs antiques.
Annie Drogou

Thierry Tanter directeur du Bastringue, présente la pièce : Thelma recherche Louise, elle va trouver Adèle, Boni, Aline, Maria, Marlène, Agathe, Simone des voix dignes de la tour de Babel, et l'homme… pas sûr…

Nous nous sommes inspirés de plusieurs scènes de cinéma pour réécrire une histoire, des histoires de femmes, des paroles de femmes et livrer devant vous un spectacle chargé d'émotions, de rires, de musiques et de chansons. (aidés en cela par la contribution des "voix Babel")

DOM JUAN, MYRIAM MULLER

Myriam Muller, metteure en scène luxembourgeoise, n'a pas froid aux yeux : elle prend le chef d'œuvre de Molière, Dom Juan, à bras le corps, et se demande : qu'a-t-il à dire à une femme du 21ème siècle ?

Dom Juan, un quarantenaire fils de famille, pas « beau gosse » mais à la virilité séduisante (Jules Werner), noceur, oisif et dragueur. Massif et musclé, il fait du sport. Son complice Sganarelle est grand, dégingandé, le plus souvent en costume.
Des deux compagnons, Sganarelle semble lui aussi fêtard, jouissant des dérèglements de son maître et admiratif. Mais il pose un regard lucide, amusé ou ironique, sur les situations dans lesquelles il est entraîné. Merveilleux Valéry Plancke ! On rit de bon cœur quand il veut en remontrer à Dom Juan sur le Dieu créateur des merveilles du monde et de sa carcasse...
C'est lui qui ouvre la pièce, lui qui la clôt. Dans le fond, il est l'Ami, et ses dernières paroles prennent tout leur sens de chagrin : « Il n'y a que moi seul de malheureux »

Les comédiens sont formidables. Pas une phrase qui n'ait sa nécessité, sa justesse. Car Myriam Muller les prend au sérieux. Les tirades célèbres, de la fidélité, de l'hypocrisie, de la vertu, du pur amour d'Elvire, en sont vivifiées par une appropriation réfléchie des comédiens.

Un loft où sont éparses des traces d'une nuit de fête : alcool, musique techno et petites pépées….
Ce décor a toute sa justification dans une scène des paysannes joliment actualisée, discothèque avec boule à facettes, musique à fond, danse et orgie générale…Pierrot, drôle et adorable Gusman Renelde, amoureux, dépassé. Trompées par les promesses de mariage de Dom Juan mais pas victimes pour deux sous, Charlotte (Caty Baccega) et Mathurine (Delphine Sabat) sont naïves certes, mais prêtes à tout pour s'amuser.

C'est dans sa baignoire que Dom Juan écoute sa mère, grande aristocrate, le traiter de « monstre » pendant son sermon sur la vertu.
L'idée de remplacer Dom Louis par la mère ? On réentend le texte. Et il ne s'agit plus d'un échange entre hommes mais du plaidoyer d'une mère atteinte dans sa chair par la vie dissolue de son fils « J'ai souhaité un fils avec des ardeurs nonpareilles… » Ce choix

accentue la dépendance du fils, matériellement et psychologiquement, et inscrit son rapport aux femmes dans une guerre de domination.

Et Dieu dans tout ça ?
Son bon vouloir, sa liberté, sont pour Dom Juan, noble endetté, profitant de la supériorité de sa classe, les seules lois qui vaillent, la notion d'honneur l'ennuie et les limites que tous cherchent à lui imposer lui sont insupportables. Sa réaction dans la scène V de l'Acte IV est significative : « - *Ah, monsieur, vous avez tort. –J'ai tort ? – Monsieur…- J'ai tort ?* » Il se jette sur lui, hors de lui, et l'agrippe violemment par sa veste.

Dom Juan est courageux et n'aime rien tant que se battre, tuant le Commandeur, qui erre en fond de scène, dandy en costume blanc, fantôme vaguement menaçant, et tirant l'épée au secours des frères d'Elvire ou contre eux.
Dans cette mise en scène, il meurt de l'épée de Dom Carlos. *« Si vous m'attaquez, nous verrons ce qui en arrivera* ». Pas de Deus ex machina.

Car Dom Juan est un sceptique que rien ne peut convertir, et surtout pas les superstitions de son valet ou les préceptes de l'Eglise. Le Pauvre est incompréhensible. Les références de sa mère et d'Elvire au Ciel tout autant. Le miracle du Commandeur acceptant à dîner est pour lui une illusion suscitée par « *un faux jour* » ou « *quelque vapeur* », et la *« poltronnerie* » de Sganarelle l'enrage. « *Rien n'est capable de m'inspirer de la terreur.* »
Mais toute la société s'est levée contre lui, il est désormais trop tard.

« *Les agissements de Dom Juan sont ceux de tous ses pairs et le reflet d'une société en crise qui positionne ses envies et désirs personnels avant tout.*
Mais Dom Juan n'est pas uniquement cela. C'est aussi un homme qui bat en brèche toute morale établie, remet en cause l'ordre bourgeois et les idées reçues. Il défie Dieu et ce faisant, on pourrait dire qu'il devient une sorte de pionnier… » écrit Myriam Muller dans ses Notes à la mise en scène.
Pour nous, venus au Théâtre de Caen, nous lui savons gré de ce Dom Juan.
Isabelle Royer

(RE)DECOUVRIR DOSTOÏEVSKI, LES FRERES KARAMAZOV : LE MEURTRE DU PERE

Un roman âpre et rude de Dostoïevski (1821/1841) : des personnages passionnés autour de Fiodor, le père, jouisseur, tyrannique et cupide, joué par Jacques Hadjaje, diabolique, dans un monde où il impose sa loi et où le plus riche ou le plus fort fait sa loi…Un monde sans pitié.
Nous avons vu *Les frères Karamazov* au Théâtre de Caen : beau travail sous la houlette de Jean Bellorini ! Une mise en espace, et en musique pour redécouvrir le roman et les intuitions psychologiques, morales, sociales et philosophiques de Dostoïevski.

Des fils, maltraités par leur père, orphelins de mère, en quête de sens : Dimitri, joué Jean-Christophe Folly, d'origine togolaise, très inventif, partagé entre deux femmes, la bourgeoise et la putain, géniale Clara Mayer /Grouchenka, Ivan l'intellectuel, qui perdra peu à peu la raison, Aliocha mystique et bon, enfin le bâtard Smerdiakov, amer, sournois. On retrouve les leit-motiv de l'auteur, le sexe, l'argent, la religion, la place des enfants dans un monde féodal cruel…

Une maison ; même le toit est un espace de jeu en surplomb. Des isbas en verre : elles enferment les personnages dans des espaces réduits où ils sont confinés. Montées sur rail, elles empêchent le chemin buissonnier ! Qu'est-ce que la liberté ? Mobiles comme dans une mine (le dispositif est parfois lourd), elles nous semblent une référence sombre aux « damnés de la terre ». Suite de tableaux à deux ou trois personnages.
On se souvient que *Les Frères Karamazov* est un roman violent et complexe, mêlant « intrigue policière, histoires d'amours et exposés métaphysiques.(...) Le meurtre du père pose la question de la responsabilité ». Qui est coupable ? Celui qui tue, celui qui le désire, ou celui qui ne l'empêche pas ? Dans un monde sans Dieu, où est le bien, où le mal ? Quelle justice ?

Pourtant, dans ce climat tendu, au milieu des discours philosophiques, rien de pesant dans cette scénographie. Les comédiens sont musiciens et chantent à point nommé. « *Tombe la neige* » d'Adamo est un exemple des fantaisies qui allègent le propos, comme le rôle de narrateur, homme travesti en commère très drôle…. Tragi-comédie à l'instar d'une pièce de Shakespeare.
Le travail sur la lumière magnifie des tableaux comme dans un Rembrand, petite consolation dans un univers sombre et sans pitié où les humiliations sont mortifères. Le petit Iliocha incarne le fils dont le père pauvre est déshonoré pour rien, pour le plaisir….Il en meurt.
Les comédiens prennent en charge chacun un monologue, un morceau de bravoure, qui raconte l'action, ou questionne la condition humaine…On ne pouvait imaginer des personnages à la diction simple, sauf Aliocha peut-être, spectateur sincère et généreux. La parole s'installe, se crie, se hurle, s'impose au gré des passions, douleur, haine, désir. Le récit du grand inquisiteur (le Christ de retour est condamné par un inquisiteur) en est un sommet !

Le portrait complexe des personnages se dessine peu à peu, avec leurs contradictions et leurs ambiguïtés. La dualité est au coeur de chacun, âme d'adolescents sans cesse blessée…Les costumes de Macha Makeieff évoquent d'ailleurs des mangas. Le procès de Dimitri se joue par gros plans sur écrans. Beaucoup de bonnes idées dans ce travail, peut-être un peu long dans un théâtre hors de la carrière Boulbon à Avignon…
Isabelle Royer

ESPAECE, AURELIEN BORY

Le Volcan
1/ Un espace, des espèces ? Espace de spectacle ? Espèce de spectacle ? Espèce de quoi ? Et ça s'passe où… ? Aurélien Bory nous avait prévenus : il fallait relire Georges Pérec : *Espèces d'espaces, 1974.*
« L'espace est un doute ». Aurélien Bory s'empare de cet univers de Pérec et use des artifices du théâtre pour en faire une pièce. Ce sera *Espaece* pour arpenter le livre de Pérec pour qui « l'objet de ce livre n'est pas exactement le vide, ce serait plutôt ce qu'il y a autour ou dedans… »
Lire, écrire, relire, relier, ce spectacle s'offre à nous comme une page blanche où les mots viendraient prendre place sous nos yeux et écrire dans l'espace une espèce de texte. Comme sur la page d'un livre le noir et le blanc s'imposent. Des mots, des lettres, des pages s'invitent sur scène. Alphabet de lumière, envolées fluorescentes, mots croisés géants ou lettres en grille, clin d'œil au Pérec cruciverbiste à ses heures qui joue avec les

mots. Lire, écrire, relire, relier… L'espèce d'espace se contorsionne, les comédiens aussi comme un texte en train de s'écrire, comme la page en train de se noircir, puzzle géant, mélange improbable des signes qui questionnent l'espace. Les corps cherchent leur place sur le plateau, leur voix aussi. Acrobates, chanteurs ils miment le texte, le dansent aussi, arpentent la scène, traversent le décor, le renversent, l'escaladent. Sortent, reviennent. Ils sont là et ailleurs à la fois, cherchant leur place comme on cherche celle des mots justes pour écrire le texte juste. « Laisser quelque part une trace, une marque ou quelques signes » écrit Pérec…
Christine Baron-Dejours
Aurélien Bory accumule les signes éphémères dans un beau spectacle aux effets visuels raffinés. Mais que dit-il ? Le spectateur n'aura pas de réponse. Aucune. A lui d'assembler à sa guise les mots glanés ici ou là pour écrire son propre texte. Partir du texte et y revenir sans cesse.
Espace de jeu ? Espèce de jeu ? De « je »… ? *Espaece*…
Christine Baron Dejours

2/ Passées les émotions que tout spectacle créatif apporte au spectateur, vient le moment où la surprise et les perceptions immédiates cèdent à la réflexion. Et Aurélien Bory nous le permet en apportant des indices, peut-être même des clés, pour qu'au-delà du divertissement il transmette sa conception du théâtre, et puisque ce dernier en est l'image : celle du monde.
Aurélien Bory présente *Espaece*, en reprenant la phrase de Georges Perec :

Vivre , c'est passer d'un espace à un autre, en essayant le plus possible de ne pas se cogner.

Il illustre ce propos grâce à l'espèce d'espace qu'offre le théâtre. Il mène ainsi une réflexion sur l'existence, en partant de l'espace concret qui est accordé à chacun – ses plages ouvertes, ses couloirs, ses intervalles, ses obstacles – et parvient à suggérer l'espace du temps, cette durée qui est donnée à la naissance et reprise à la mort. Entre les deux, quelque chose, la vie, traverse une liberté contrainte faite de trajets, de liens, de lignes croisées, de décisions, de pièges, en un lieu qu'il faut occuper au mieux.

Aurélien Bory montre un cheminement aléatoire et instable, en se servant de l'espace théâtral comme Georges Perec se servait de la feuille blanche :

J'écris : j'habite ma feuille de papier, je l'investis, je la parcours. G.P.

Peut-être est-ce la signification, dans *Espaece*, des longues barres, qui traversent le plateau d'un côté à l'autre, dont le balancement horizontal rappelle celui du chariot d'une machine à écrire, pour laisser place à un décor à la fois livre et bibliothèque, ouvertures et pièges pour les acteurs qui escaladent, traversent, jouent inlassablement avec les obstacles, affrontent cet objet changeant, dans ses interstices pour les occuper, dans ses passages pour les rendre visibles, dans sa hauteur pour l'éprouver. Tous ces parcours tracent des sillons et remplissent un vide, ils sont l'écriture d'une existence. Franchir des portes, les ouvrir, les contourner, affronter des obstacles pour s'en jouer sur un plateau, est à l'image de la vie, sa représentation. Aurélien Bory, scénographe, homme de théâtre et de l'éphémère, sait que ce qu'il construit sera déconstruit, et ne laissera aucune marque visible, sauf dans la mémoire volatile du spectateur. Au sortir de la scène, la comédie est bien finie. Ce qu'il nous montre n'est rien d'autre que le fragment de temps que constitue la vie d'un homme, faite d'élans dans la traversée d'un espace. Ce commencement et cette fin est la parenthèse qui enferme à elle seule un monde. L'espace fini est notre monde. Dans *La scénographie élargie, œuvre autonome ?* * Aurélien Bory écrit :

L'espace nous modèle, il est plus fort que nous. Nous pouvons courir sur les sommets, tutoyer les étoiles, faire tout ce que l'espace nous permet, nous disparaîtrons. L'espace nous porte, puis l'espace nous engloutit. Dans ce laps de temps se situe l'humanité.

Catherine Désormière
*Aurélien Bory, La scénographie élargie, œuvre autonome ? Qu'est-ce que la scénographie ? Volume II – Etudes théâtrales 2012.

L'ECOLE DES FEMMES, MOLIERE /PHILIPPE ADRIEN

On le sait, janvier c'est le mois du blanc. Le gel sur les toits, le linge dans les vitrines, les salons du mariage… Et sur scène ! Au Volcan, Philippe Adrien a choisi lui aussi le blanc pour monter la célèbre comédie de Molière qui parle de mariage, de pureté virginale et d'ardeurs refroidies.

Le beau voile blanc tendu sur tout le fond du décor donne le ton : il filtrera le regard entre la vie publique où se croisent les personnages et l'intimité du logis où la belle Agnès est confinée pour assouvir le sombre dessein d'Arnolphe, son tuteur.
C'est le symbole aussi de son vain combat pour préserver l'innocence de la jeune fille puisque l'amour traversera sans encombre ces mailles patiemment tissées pour la retenir loin du monde et façonner une épouse modèle (donc soumise). C'est peut-être aussi le tamis à travers lequel Philippe Adrien a passé le texte de Molière pour le rafraîchir et alléger par un jeu réinventé une comédie pas toujours digeste aujourd'hui : longs récits, longs monologues mais surtout les lourdeurs de la farce initiale.
On s'accommode du bon tour joué à Arnolphe (tel est pris qui croyait prendre on ne s'en lasse pas après tout), de la tromperie ourdie par la maisonnée sous le nez du barbon cocu avant d'être mari (bon d'accord), du coup de théâtre final trop précipité (classique…). En revanche on a bien du mal à supporter ces valets grossiers aux plaisanteries scabreuses qui peinent à amuser le public avec leur jeu surfait.

Heureusement le texte de Molière recèle d'autres saveurs et le bel Horace a fait virevolter les alexandrins en séduisant Agnès! Et elle a vite appris à se défendre et à clouer le bec à son vieux tuteur. A lui les longs discours pontifiants mais vains, misogynes, à elle le vers assassin : « *Horace avec deux mots en ferait plus que vous* ». Et toc ! Le quiproquo est roi ici et fait mouche à tous les coups. On rit beaucoup et on se régale des alexandrins quand ils sont bien dits et qu'ils ricochent d'un mot sur l'autre dans les échanges les plus vifs ou s'épanouissent à l'envi quand le cœur palpite, faisant oublier leur mécanique implacable.
Enfin il y a eu surtout le jeu plein de grâce de Pierre Lefebvre, Horace virtuose quand il lit la lettre d'Agnès, jouant et dansant tour à tour ce miracle de l'amour, prince charmant qui libère sa belle du carcan épouvantable promis par Arnolphe et enterre à tout jamais (on l'espère… !) les horribles maximes sur le mariage prônées par les maris jaloux du XVII° siècle.
Christine Baron Dejours

ROBERT LEPAGE, DROLE ET EMOUVANT.

On est sortis rassérénés du Volcan après avoir entendu « Nous savons que nous ne sommes pas seuls » les derniers mots du poème de Michèle Lalonde. La pièce de Robert Lepage, 887, plongée dans l'histoire intime et la grande histoire, semble couler de source, drôle, intelligente, émouvante.
Tout le spectacle prépare la récitation -magnifique – du poème de Michèle Lalonde, *Speak White,* où il est question de l'interdiction faite aux esclaves de s'exprimer dans une autre langue que celle de leurs maîtres blancs, dont on comprend peu à peu qu'il lui est impossible d'en retenir ne serait-ce que les premiers vers.

En effet, la figure du père est celle d'un petit chauffeur de taxi se saignant aux quatre veines pour sa famille, notamment l'avenir de ses enfants. Quand le jeune Robert est refusé à l'école des Jésuites au motif qu'ils ne sont pas certains de sa solvabilité, sa mère lui fait jurer de ne rien dire au père : « cela l'achèverait ». L'anglais, « une langue riche pour acheter, mais pour se vendre … »
De même l'évocation de l'histoire du Québec est celle d'une province francophone sous domination anglaise. L'adresse de son immeuble est proche des Plaines d'Abraham, où les troupes britanniques triomphèrent des Français. Frustrations, révoltes, lutte des

mouvements pour l'indépendance du Québec – que le fameux « Vive le Québec libre » du général De Gaulle exacerbe…
Tout concourt à donner chair au poème *Speak White* lu le 27 mars 1970 à Montréal, lors de la Nuit de la poésie en soutien aux poètes francophones et que Robert Lepage déclame enfin de manière forte et riche de tous ses souvenirs.
Isabelle Royer

APERO DES SPECTATEURS DU 31 MARS, autour d'un thé ou d'un jus de fruits : Annette, Sylvette, Catherine H, Véronique G., Christophe et moi

De grands coups de cœur :
Nés poumons noirs au TBD texte percutant sur les mineurs de Charleroi, slamé par JM Van den Eeyden pour la grande joie d'un public jeune.
Le lancement du Festival Terres de Paroles à Fauville en Caux pour la lecture du beau texte *Une forêt d'arbres creux* par l'auteur Antoine Choplin accompagné au violoncelle par Noémi Boutin. Et bravo pour la culture qui s'installe hors des lieux habituels aux quatre coins du département.
Des films *Mistrals gagnants, Patients* qui ont touché les élèves de Catherine. *Paula*, qui met en lumière Paula Becker peintre rejetée par ses contemporains, honorée aujourd'hui.
Babel au Bastringue. Et un spectacle d'objets, de silhouettes et d'ombres chinoises très originales.
Lettre d'une inconnue aux Théâtre des Bains- Douches d'après le texte de Stefan Sweig, superbement porté par Angelina Diaz.
La carte blanche à Kenneth White à Niemeyer qui a mis en lumière son œuvre et rendu limpide son introduction à la géopolitique.
Estuaire en scène qui offre toujours de beaux moments de théâtre grâce à la passion des spectacles amateurs de qualité (plébiscite pour Scaramuccia).
Le beau travail des étudiants du GTU, Loin de Rueil d'après le roman de Raymond Queneau, menés de main de maître par Collette Crey qui réussit comme toujours à insuffler à ses jeunes acteurs une fougue et une énergie incroyable !
Et le plaisir d'être au salon du livre à Paris… Catherine pour sa maison d'édition Rue du Départ, Isabelle et moi pour accompagner notre livre Culture et démocratie sur le stand des PURH !
Et des avis partagés…
Volver , un concert qui a déçu malgré l'affiche alléchante : Jean-Claude Gallota et Olivia Ruiz. Reprise essoufflée ?
The Kenny Garrett Quintet, concert emballant aux rythmes de l'Afrique, aux percussions originales pour certains, froid et assourdissant pour d'autres.

Mon cœur de Pauline Bureau, n'a pas battu la chamade pour tous. Début planplan pour certains mais mieux à la fin (le procès). Unanimité quand même sur le sujet traité et la présence de certains acteurs.
L'île des esclaves, plaisir de découvrir le texte pour certains, actualité du sujet mais mise en scène inégale (de la vidéo –encore !- pour dire quoi ?). Mais un bravo unanime à Nadir Louatib! et du théâtre qui peut intéresser les jeunes lycéens.
Christine Baron-Dejours

SCARAMUCCIA

On ne programme pas assez de Commedia dell'arte, théâtre populaire italien, né au XVIe siècle. Pourtant ces acteurs masqués qui improvisent des comédies savent susciter des fous rires et des jubilations égales aux leurs.

Nous l'avons vérifié en ouverture du festival de Théâtre amateur le 24 mars au Petit théâtre. Gislaine Chastanet avait invité 10 comédiens** passionnés, jeunes élèves de 3ème année de l'Académie internationale des Arts du spectacle*. Ils ont joué Scaramuccia de Carlo Boso.Avec énergie, avec fougue, dans cette relation familière au public qui crée une famille !

Même les spectateurs ronchons ont cédé aux fous rires ! Des allusions inattendues à notre actualité commune, des effets de surprise (« Ahhhhhhh, Christine Lagarde ! »), des références au cinéma (ah les ralentis ! ah le Titanic !) créent une connivence jubilatoire…Question de rythme, de jeu des comédiens, de variations dans les scènes, entre duels, poursuites, embuscades, rendez-vous galants (ah Cyrano !)… et j'en passe ! on n'a pas envie d'être ailleurs !

Les histoires d'amour finissent bien, les combats d'escrime sont vifs et les deux jeunes filles déguisées en hommes essaient de suivre quelques règles improbables de virilité !!

Et hop la petite bande de Scaramouche, « petit batailleur » ordonnateur en chef des complots, duels et mariages, nous a mis dans sa poche !

Que nous apprend ce plaisir partagé ? Que des spectateurs adhèrent à toutes les formes de théâtre, professionnel, amateur, de rue, d'improvisation, pourvu qu'elles répondent à des exigences de travail, de respect du public et de bonheur des comédiens. Que les pratiques artistiques séduisent beaucoup de monde, toutes générations confondues. Que les artistes sont des artisans d'émotions, de révélation du monde et de fraternité.

La culture serait-elle le bien commun le mieux partagé ? Certes, les arts ne sont plus ces OVNI réservés à quelques-uns. La culture est éparse dans des lieux non traditionnels ou patrimoniaux, les acteurs vont vers les publics.

Mais que chacun ait la chance de les découvrir est encore un chantier.

Parlons-en ! L'association MCH vous invite à sa Grande conversation le 21 mai à partir de 9h30 au conservatoire Honegger : « Ça passe ou ça casse. Quel bien commun est la culture ? ».
Isabelle Royer

MON CŒUR, PAULINE BUREAU

« Sache que ce cœur exsangue Pourrait un jour s'arrêter… »(1)
Il en fallait du travail et des idées pour aboutir à ce spectacle de 1h50 à partir d'un drame humain entre hôpitaux, expertises médicales et cabinets d'avocats.
Combien de pages ingrates et glacées à déchiffrer, combien de témoignages bouleversants, d'analyses techniques à digérer pour aboutir à ce texte émouvant et à ce spectacle brillant ?
On est partagés entre émotion et admiration…
C'est donc un très beau spectacle qui nous va droit au cœur qu'a écrit et monté Pauline Bureau. A la voir si jeune, si douce en répétition (quelle bonne idée cette invitation du Volcan à venir découvrir le travail de la pièce en train de se faire!) on était loin d'imaginer la puissance du résultat final.
A cause du sujet bien sûr. L'affaire du Mediator. Des vies fracassées par des prescriptions médicales assassines, le combat inégal de victimes démunies contre un système en béton, mais aussi des soutiens fidèles et beaucoup d'amour. Et par-dessus tout une femme exemplaire, Irène Frachon, l'héroïne de Pauline Bureau, la pneumologue qui s'est lancée corps et âme dans un combat acharné contre le coupe-faim du laboratoire Servier (combat encore inabouti aujourd'hui malgré tant d'années de lutte).
Mais le théâtre n'est pas là pour ouvrir des dossiers et nous tenir au courant des injustices ou des scandales de ce monde. Ce n'est ni une revue de presse ni un cours magistral. Il y a d'autres lieux pour ça. Ici, on attend un spectacle. Intelligent certes mais un spectacle. Et bien on a été comblés au-delà de nos espérances!
Car le spectacle est très beau, jouant habilement des lumières, des décors, des couleurs (ah ce sol rouge pétant !), de l'espace (le studio de radio niché au-dessus du plateau qui détourne nos regards des rapides changements de décors à vue). Tout est réglé au cordeau. Les sons se mêlent aux images et les soutiennent, les battements de cœur rendent bouleversants les tracés de l'électrocardiogramme, les aiguilles du tatoueur nous vrillent les oreilles en même temps que la radio lance une bombe : un médicament prescrit pour faire maigrir précipite les patients vers la mort !

La chanson de Dani et d'Etienne Daho se fige : « *Sache que ce cœur exsangue/Pourrait un jour s'arrêter* »… L'image du papier peint tellement vert, tellement vivant jure alors devant la mort qui gagne du terrain car la vidéo habile et élégante ajoute sans cesse à la montée dramaturgique avec beaucoup d'esprit et de délicatesse. Pas besoin de faire « branché » avec une vidéo envahissante et tape à l'œil ; ce serait faire injure à la douleur des personnages. Pas besoin d'insister, on comprend vite. On a vu Pommerat, on a aimé « Réparer les vivants », on a découvert pour le Festival Terres de Paroles 2017 le texte étonnant de Ian Soliane « Bamako-Paris » (2).
Un sujet poignant, une mise en scène brillante, une superbe maîtrise des images et du son mais aussi des comédiens énergiques et engagés. Marie Nicolle, l'émouvante Claire Tabard, victime emblématique, Nicolas Chupin l'avocat fougueux, acharné à la défendre presque malgré elle, et Catherine Vinatier, une Irène Frachon si tendre mais tellement obstinée à faire éclater la vérité et à défendre les victimes.

Il en fallait du travail pour dénoncer mine de rien une autre tyrannie, celle de la beauté standardisée qui a poussé tant de gens à s'empoisonner sans le savoir. Le flamboyant plaidoyer final de Cathy, la sœur de Claire a ajouté une dernière facette à cette pièce aux langages multiples: des textos à la salle d'op', du tribunal aux rapports des experts, de l'imbroglio législatif aux tendres mots d'amour on a senti « *des boums et des bangs agiter* »… nos cœurs transportés !
Christine Baron-Dejours

(1) « *Comme un boomerang* », Serge Gainsbourg
(2) La pièce (étrange dialogue entre un médecin en pleine autopsie et un clandestin malien) est sélectionnée pour le Prix *« Terres de Paroles »* qui sera décerné le 24 mars 2017 et où je représenterai le comité de lecture du Havre. Lecture-théâtrale de la pièce le mercredi 19 avril à Duclair.

LE PAS GRAND-CHOSE de JOHANN LE GUILLERM

Nous avons vu au Volcan le dernier spectacle de Johann Le Guillerm. Il nous avait habitués à des prouesses circassiennes. Le voici en conférencier, sérieux comme un pape, au discours d'"idiot" (prévient-il), voire de savant fou, infiniment déconcertant et souvent drôle !! Ces différents chantiers exigent sens mathématique, géométrique, esthétique : son cerveau est un spectacle interdisciplinaire à lui tout seul ! Science et art y sont réconciliés. Ces animations improbables d'objets divers sont inattendues. Il nous mène avec ténacité où il veut, jusqu'à cette machine miraculeusement mobile sur laquelle il s'éloigne, souverain…

APERO DES SPECTATEURS DU 6 JUIN 2017 AU MONTE CRISTO

On a bavardé comme d'habitude autour d'un verre dans notre bar préféré (Annette, Véronique, Isabelle, Nelly et Christine) et on a réalisé à la fin que sans en parler très longtemps, nous avions poursuivi le débat amorcé par notre Grande Conversation de mai sur la relation spectacle/public intitulée « Quel bien commun est la culture ? » en partageant nos plaisirs de spectatrices.

Avec le Festival *Terres de Paroles* d'abord. C'est une belle initiative qui pendant un mois invite tous les publics à rejoindre, aux quatre coins du département et dans des lieux inhabituels des manifestations autour des textes. A Fauville, Dieppe, Eu, Le Havre, Duclair, on a rencontré des comédiens (Jacques Bonnaffé, Olivier Saladin), des écrivains (Pascal Quignard) pour des lectures, des stages, un colloque, des spectacles. On a eu la chance de découvrir avec « *Bovary* » le superbe travail de Tiago Rodriguez qui, en mêlant intelligemment le roman, la correspondance de l'auteur et les extraits du procès, a réussi un spectacle magnifique sur la puissance de l'écriture. Et c'était encore plus réjouissant de voir la salle d'Yvetot applaudir à tout rompre, parents, voisins et enfants, tous emballés par cette prouesse! Le public ne s'était pas trompé et était venu nombreux.
Pari réussi. Sauf au Havre où le nom de Pascal Quignard n'a pas déplacé les foules au THV… Une poignée de spectateurs pour un spectacle sombre et énigmatique.
On a réfléchi aussi à l'impact des festivités des 500 ans sur les publics. Est-ce que la grande parade sensée attirer les foules a atteint son but ? Pas sûr. Pas assez spectaculaire, pas assez ancrée dans la vie des havrais (trop pensée de l'extérieur ?). Les

œuvres des plasticiens elles aussi divisent : le puits de lumière de St Joseph semble occulté par l'installation qui dessert la beauté du lieu. Et comment interpréter le rétroviseur au-dessus de la gare… ?
L'arche en revanche est largement plébiscitée (pourvu qu'elle reste… !). Elle redynamise à coup sûr le bout de la rue de Paris et notre bar qui lui fait face en mesure les effets ! Les gens viennent plus nombreux qu'avant, pour elle, c'est sûr.

Comme les couleurs éclatantes sur les cabanes de plage qui emballent ceux qui ont assisté à la conférence de l'Université. Cet astucieux cryptage du texte de François I° égaye la promenade et attire les curieux. Nous en parlons dans *Vivaculture* du 11 juin sur *Ouest track radio* (95.9), écoutez le postcast !

Dixie Days en revanche n'a pas déplacé les foules semble-t-il. Météo ? Ambiance morose ? Qualité des orchestres ? Pourtant c'est bien agréable de traîner sur le bord de mer et d'écouter ces musiques entrainantes, des claquettes aux reprises de Ray Charles…
Le Théâtre de l'Hôtel de Ville a réussi de son côté à attirer un public nouveau en programmant des spectacles du OFF d'Avignon à des prix compétitifs. C'est ça la bonne idée ? A poursuivre… Comme leur programmation des « *Burelains* » qui a fait rire la salle bien remplie.
Laurent Pelly a réussi lui aussi à séduire un public contemporain en reprenant la pièce d'Aristophane « Les Oiseaux » (en tournée à Caen) portée par des comédiens talentueux dont le travail corporel superbe se rapproche d'une chorégraphie. On sentait leur bonheur de jouer ce texte qui a résisté au temps. Et c'était très drôle ce qui ne gâche rien !
On ira voir cet été l'expo « Pierre et Gilles » qui avait attiré une foule considérable le jour du vernissage et on vérifiera si la renommée des artistes fera venir les publics au Musée Malraux…
Rendez-vous en septembre pour partager les plaisirs de l'été et d'ici là, bonnes vacances à tous !
Christine Baron-Dejours.

LES MUSEES SONT NOS MAISONS

On peut aimer les musées silencieux et pouvoir arpenter leurs salles en compagnie paisible et recueillie. On peut aimer se sentir seul devant les œuvres, choisir celles qui nous transportent, s'y arrêter et se sentir soi-même choisi. On peut aussi se dire que l'on

va s'y ennuyer, penser ne pas être capable d'apprécier un tableau ou une sculpture, ne pas s'estimer concerné.
Mais pour qui ne se sent pas chez lui dans un musée, tout peut changer s'il est accueilli par des personnes qui savent rendre l'art vivant, en attirant l'attention sur les détails d'une œuvre et raconter son histoire.
Non, les musées ne sont pas des endroits sombres et poussiéreux où s'entassent des objets, ils ont depuis longtemps accueilli des manifestations artistiques ou scientifiques, des ballets, des concerts… Toutes ces opportunités pour se distraire, la plupart d'entre nous les connaissent.
Mais si le lieu paraît intimidant à certains, ils seront plus à l'aise en venant, par exemple, le jour où des étudiants de l'école d'art y font une performance, ou en découvrant les lieux par le biais de l'humour et parfois même de la dérision, comme lorsqu'un chef-d'œuvre de l'Art nouveau, la *Chambre de Madame Guimard* – bois de poirier, bronze doré, placage d 'érable moucheté – est affublé d'étiquettes, copies de celle d'IKEA, par des étudiants de l'Ecole des beaux arts de Lyon, dans le cadre d'une manifestation de danse et de musique au musée des Beaux Arts.
Les musées accueillent les écoliers, organisent des ateliers. Les enfants découvrent les œuvres par eux-mêmes, les questions ce sont eux qui les posent.

Au MuMa, pour la Nuit des musées, le 20 mai, des collégiens qui au début de l'année étaient allés au musée, accompagnés de leur professeur d'art plastique et accueillis par la médiatrice du musée, ont réfléchi et préparé pendant ces derniers mois, soit une représentation théâtrale soit un travail littéraire ou médiatique autour des tableaux qui leur ont été présentés.
Les élèves de 3eme avaient pu découvrir 4 tableaux : Saint Sébastien de Josepe Ribera, Le Pardon de Sainte-Anne-la-Palud au fond de la baie de Douarnenez d'Eugène Boudin, et le Yacht pavoisé de Raoul Dufy. Les élèves de 4eme se sont penchés sur Eruption du Vésuve de Pierre-Jacques Volaire, Les Nymphéas de Claude Monet, et Le Haut-de-forme, intérieur ou La Visite de Félix Vallotton.
A 19h, ce samedi 20 mai, au MuMa, commençait donc une sorte de performance : « La classe à l'œuvre » et les élèves plutôt émus, devant leurs parents et les visiteurs, ont commencé à présenter leur travail. C'est ainsi que tout change et que l'art fait vibrer.
Catherine Désormière